

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Philippe FARQUET

Le chanoine Emile Favre, du  
Grand-St-Bernard

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1943, tome 41, p. 255-261

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

Pour le Centenaire de sa naissance

IN MEMORIAM

## Le Chanoine Emile Favre du Grand St-Bernard

Le 13 janvier 1905, Charles Oberthür, le grand entomologiste français, de Rennes, écrivant au chanoine Favre finissait par la phrase suivante : « ... Vous allez sans doute toujours bien, les pieds dans les babouches, en face d'un bon feu, avec votre pipe et un livre ami, Vous ne devez pas être gêné par les « cousins » dans cette saison... » A part la bonne santé, la lettre d'Oberthür représente bien le chanoine Favre, tel que je l'ai connu dans les dernières années de sa vie. Et cette année 1905 devait être la dernière.

Assis à sa fenêtre, près de sa table de travail chargée de livres et de matériel scientifique, le chanoine écrivait plus qu'il ne lisait. De temps en temps, son regard se levait et contemplait les sommets de l'Arpille et de la Croix de fer qu'il avait si souvent parcourus. Je le vois encore, la tête penchée sur ses chers insectes qu'il revisait, ou perplexe devant une forme de *Hieracium* découverte l'été précédent. Parfois, il posait sa loupe et ses pinces et passait à la rédaction de quelque manuscrit scientifique, couvrant des pages de sa belle écriture, régulière comme des caractères d'imprimerie.

Ce tableau intime ne donne pas l'image parfaite du chanoine Favre, car, s'il prenait maintenant son repos, c'était après une vie tout entière de travail acharné au service de la science. Il pouvait en être fier de sa vie de savant ! Nul comme lui, en Valais, n'avait suivi si fidèlement les traces de Murith, son grand prédécesseur. Pas un autre ne laissait après lui des travaux de si grande importance scientifique. Emile Favre se reposait donc, mais, son repos était celui d'un homme qui, arrivé à la fin de sa carrière, tient à mettre au point les résultats de longues et patientes

investigations, laissant ainsi à la génération suivante, un précieux matériel de travail et un magnifique exemple.

Emile Florentin Favre naquit à Sembrancher — lieu natal de Murith — en 1843. On ne sait rien de ses premières années. Jeune homme, il se voua d'abord à l'enseignement



primaire et enseigna à Liddes. Il fit son service militaire et fut promu au grade de caporal. La vie civile ne l'attirant pas, il se présenta à l'Hospice du Grand St-Bernard, où il fit profession en 1867. Il reçut l'onction sacerdotale en 1871. Sa carrière de prêtre attaché au ministère paroissial fut assez courte.

Sacristain à l'Hospice du Simplon de 1872 à 75, il alla ensuite professer à l'école latine de Sembrancher, puis fut nommé curé de Bovernier, poste qu'il occupa de 1877 à 81. L'année suivante on le trouve comme vicaire à Fully puis, de 1883 à 88, à Chandolin dans le Val d'Anniviers. Il parlait assez volontiers de ce dernier poste, dont il fut le premier curé et où il commença sa carrière entomologique.

Il se retira ensuite définitivement à Martigny, où il put consacrer tout son temps à ses études. La retraite ne le trouva pas inactif au point de vue pastoral, car il prêtait bénévolement son concours aux confrères qui le demandaient pour la prédication. Il passa, en son temps, pour l'un des prêtres les plus instruits du diocèse et son éloquence fut fort appréciée. Son tempérament ne le désignait malheureusement pas pour les fonctions pastorales ; il s'en convainquit lui-même. Ses aptitudes le dirigeaient plutôt vers le professorat. A défaut de cette désignation, il sut mettre très heureusement à profit les talents qui lui avaient été départis. Les sciences naturelles lui en fournirent l'occasion.

Favre ne fut pas alpiniste au même sens que Murith, c'est-à-dire conquérant de sommets inviolés. Son objectif fut surtout de visiter les vallées et les montagnes de son pays pour en faire connaître les richesses naturelles. A ce titre, il a rempli une mission égale à celle de son illustre devancier. Dès son séjour au Grand St-Bernard, il se montra explorateur infatigable de la flore ; au Simplon il redoubla d'ardeur : il n'est pas une sommité, pas un vallon de ce massif où il n'ait herborisé au moins plusieurs fois. Ces courses presque continuelles firent de lui un intrépide marcheur qui ne craignait pas les longues excursions. Qu'on en juge par le fait suivant : le 5 juillet 1880, avec F. O. Wolf, il partait de Martigny à pied pour aller coucher le même soir à St-Oyen ; les jours suivants furent une suite de folles randonnées dans les stations les plus riches de Cogne et de la vallée d'Aoste. Et ce n'étaient pas de petites journées, car le chanoine Favre ne quittait le terrain que lorsqu'il avait atteint tous ses buts ! Revenus au Grand St-Bernard par le col de Drink, ils y passèrent la journée du 11 qui était un dimanche. Partis le 12 de l'Hospice, ils gravirent le col de Fenêtre, descendirent la vallée de Ferret, grimpèrent à Champex et vinrent coucher au presbytère de Bovernier. Le lendemain, 13 juillet, ils gravissaient le Catogne ! Favre et Wolf étaient de la race de Murith et des Thomas : les botanistes n'entreprennent plus de pareils exploits ! Favre fut toute sa vie un grand explorateur. Depuis 1900, il dut mettre un frein à son ardeur et entrer dans la période de repos où nous l'avons trouvé en

commençant cette biographie. Il pouvait dire qu'il connaissait son pays pour l'avoir parcouru en tous sens, la boîte verte en sautoir et le filet à la main.

Le chanoine Favre admirait vivement la montagne, il l'aimait d'un amour profond, mais il laissait rarement percevoir les sentiments qui l'agitaient : quand il le faisait, son enthousiasme s'exhalait, se traduisait avec un lyrisme saisissant. Il faudrait, à ce sujet, citer tout entière la dédicace qu'il insérait à la première page de son Catalogue des Coléoptères du Valais.

L'année même où il reçut la prêtrise en 1871, le chanoine Favre entra dans la Murithienne. Il ne se présentait pas les mains vides, car il pouvait déjà offrir pour le Bulletin, un Supplément au Guide du botaniste sur le Grand St-Bernard, que son prédécesseur le chanoine Tissières avait écrit quelques années auparavant. En 1876, il présentait son Guide du botaniste sur le Simplon, oeuvre d'une certaine étendue pour un débutant. Le temps écoulé depuis cette date, n'a pas vieilli le travail de Favre, car on le consulte toujours avec fruit. Cette période de la vie de Favre, fut débordante d'activité. La Murithienne était alors le centre où il trouvait avec des amis aussi ardents que lui, l'appui bienveillant nécessaire à son essor scientifique. Secrétaire de la Murithienne en 1879, il en était le vice-président en 1880-1883. Ce fut pour lui l'occasion de montrer la mesure de son dévouement à notre petite société de naturalistes. Malheureusement, en 1888, un malentendu amena sa démission de vice-président et de membre. Dès lors, son activité s'exerça complètement en dehors de la Murithienne.

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, l'activité du chanoine Favre n'en fut pas diminuée, au contraire, elle sembla s'exacerber. Ses travaux les plus importants datent de cette époque,

A partir de sa démission de la Murithienne, le chanoine Favre sembla abandonner quelque peu la botanique pour se vouer à l'entomologie qui lui souriait. Pendant son séjour au Simplon, il avait eu comme compagnons les chanoines Basile Frossard, révérend Prieur, qui s'intéressait aux sauterelles, Etienne Joris et Camille Rosset, coléoptéristes. Il semble que ce contact ait exercé une influence

décisive sur la nouvelle orientation de son activité scientifique. C'est à Chandolin qu'il commença décidément à s'intéresser « aux petites bêtes » comme il les appelait plaisamment.

Dès lors, ce fut une longue série de chasses dans toutes les parties du pays et les régions circonvoisines. Ses récoltes furent immenses. Entre temps il fouillait avec ardeur la bibliographie coléoptériste, entassait les pages d'un volumineux manuscrit, arrangeait ses admirables collections, reprenait des régions qui lui semblaient insuffisamment étudiées, puis, un beau jour, en 1890, il faisait paraître dans les Nouveaux mémoires de la Société Helvétique des Sciences naturelles, son Catalogue des Coléoptères du Valais et des régions limitrophes. C'est le plus grand ouvrage produit par un Valaisan dans le domaine des sciences naturelles. Un volume grand in-quarto de 450 pages. Sans doute, la nomenclature a changé, sans doute aussi, de nombreuses additions et même des corrections y ont été apportées, mais l'ouvrage du chanoine Favre est resté classique, il a permis à de nombreux chercheurs de s'orienter dans le dédale de notre faune, il leur a permis de mettre au jour de nombreux et intéressants travaux.

Tout en collectionnant les Coléoptères, Favre s'intéressait aussi aux autres insectes ; on le vit taquiner les Orthoptères, être attentif au monde des Hyménoptères, mais ce qui l'attirait le plus, c'était le gracieux monde des papillons. A peine son ouvrage sur les Coléoptères était-il en impression, qu'il songeait déjà à écrire un volume sur les Lépidoptères du Valais ! C'était peut-être beaucoup d'ambition pour un autodidacte comme lui, mais il allait prouver qu'il était de taille à mener à chef un tel travail. Penser qu'il allait reculer devant les difficultés, eut été bien mal le connaître. Favre avait, du montagnard, toute la persévérance et l'invincible ténacité. C'était en 1890, il habitait alors Martigny, où il trouva comme mentor le naturaliste Arnold Wulschlegel.

Les deux naturalistes devinrent vite une paire d'amis. Wulschlegel, qui s'intéressait surtout aux papillons nocturnes — les Geometrae — sans pour autant négliger les autres, déambulait souvent la nuit à travers le vignoble de Martigny, lanterne à la main et filet de l'autre. Comme il avait une allure assez spéciale, les gens tenant les naturalistes

de tous crins pour des originaux, on eut vite fait de le nommer « Monsieur Papillon ». Par ailleurs, il paraît que l'on ne lui ménagea pas certains propos déplaisants. Favre ne tarda pas à partager le surnom et les quolibets dont on gratifiait son compagnon. Dédaigneux, il se contenta de hausser les épaules. L'un et l'autre continuèrent leurs chasses et leurs travaux. Aujourd'hui, les moqueurs ont disparu, les moqués aussi, mais en laissant, eux, une œuvre belle et qui durera. La nouvelle activité entomologique du chanoine Favre l'amena à se créer de nombreuses relations dans le monde scientifique suisse et étranger. Plus d'un de ces savants devinrent ses amis, tels Oberthür, de Rennes, et Falloux, de Paris. Pendant une décade, ce ne furent que chasses, dépouillement de bibliographies, visite de musées suisses ou étrangers. C'est ainsi que, dans l'hiver de 1894 - 95, on le trouve à Paris, logeant chez des amis et passant ses journées à étudier les collections du Museum.

Favre s'ennuyait dans la grande ville, il lui tardait de revoir ses montagnes et surtout ses collections. Heureusement, Wullschlegel avait monté bonne garde et les avait soignées avec amour. Après des années de travail assidu, il put enfin faire paraître son second grand ouvrage : la Faune des Macrolépidoptères du Valais, oeuvre considérable où l'on trouvait tout ce que l'on connaissait alors sur notre monde lépidoptérologique. C'était en juin 1898.

Pourquoi faut-il que, après la parution de son ouvrage, il se brouillât avec Wullschlegel qui avait été son intime collaborateur après avoir été son initiateur ? Ni moi, ni mes collègues, qui connaissions bien les deux personnages, ne l'avons jamais compris !

Le chanoine Favre travailla désormais seul. En 1902, il fit paraître un Supplément à sa Faune des Macrolépidoptères. Ce fut la fin de sa carrière scientifique publique. Entre temps, il avait élaboré une Faune des Microlépidoptères, mais elle ne parut qu'après sa mort, par les soins du Prof. Frey-Gessner, de Genève. Détail piquant : ce fut la Murithienne avec laquelle il était brouillé, qui donna l'hospitalité à son œuvre posthume !

Pendant ses dernières années, il tenta encore de se remettre à l'étude de la botanique en attaquant le genre *Hieracium* et les orchidées, il tenta aussi une reprise des

Orthoptères, mais il se rendit vite compte que ces choses-là dépassaient ses forces déclinantes.

Physiquement, le chanoine Favre avait une belle présence : c'était ce que l'on appelle un bel homme. Une corpulence quelque peu accusée le gêna pendant ses dernières années. Il était très endurant. D'un tempérament très énergique, il était doué d'une puissance de travail extraordinaire. Il n'était pas rare de le voir travailler jour et nuit, une semaine entière, prenant juste le temps de dire son office et « d'expédier ses repas ». Son métier d'entomologiste exigeait une grande patience et beaucoup d'adresse : il n'est que de l'avoir vu travailler ses préparations et ses collections, pour se rendre compte de la minutie qu'il y mettait. Alors, le silence le plus complet régnait dans son cabinet, malheur à qui le dérangeait, fût-il de ses amis : l'auteur de ces lignes en fit plus d'une fois l'expérience !

Sa longue fréquentation du monde savant avait fait de lui, montagnard d'origine et autodidacte dans toute la force du terme, un homme d'une grande distinction. Son ardeur au travail fit le reste, car rien dans sa jeunesse ne l'avait préparé au rôle qu'il joua dans les sciences.

Au printemps 1905, les signes de la vieillesse commencèrent à se manifester, les jambes à fléchir. Tenace, il tenta cependant quelques excursions qui lui prouvèrent que sa carrière finissait. En juillet 1905, il voulut revoir ce Vallon de Derborence où il avait fait de si belles récoltes jadis. Je l'accompagnais, mais, arrivé à la chapelle de St-Bernard, épuisé et à peine sa messe finie, je l'entendis qui disait : ma carrière est finie ! Il descendit péniblement sur Ardon. En août suivant, il partait pour Morgins en vue d'y faire une cure de repos. Avant son départ, il vint encore me recommander le soin des plantes qu'il m'enverrait. Le 20 août... je recevais la nouvelle de sa mort...

Sa dépouille mortelle fut ramenée à Martigny, où elle repose dans le cimetière paroissial. Le chanoine Favre laissait après lui le souvenir d'un savant qui avait grandement honoré son pays. Il laissait aussi de magnifiques collections et une belle œuvre scientifique.

Philippe FARQUET